

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 22/3 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.3.59559

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Für das Verständnis einer der spannendsten Figuren in einer der spannendsten Phasen der französischen Geschichte des 19. Jh. lernen wir in diesem Buch nichts Neues. Wer sich über Gambetta informieren will, muß weiter zu den Büchern von Bury greifen ... oder Gambetta selbst lesen. Seine Reden, vor allem aber auch seine Briefe geben weit mehr her als diese mißlungene Biographie.

Daniel MOLLENHAUER, Freiburg

Wolfgang MOMMSEN, Großmachtstellung und Weltpolitik. Die Außenpolitik des Deutschen Reiches 1870 bis 1914, Berlin (Propyläen) 1993, 360 p. (Studienausgabe).

L'ouvrage reprend les chapitres de politique extérieure du tome 7 de la Propyläen Geschichte Deutschlands du même auteur¹, dont le second volume (1890–1914) doit paraître sous peu. W. J. Mommsen reprend, mais en la nuancant très fortement, la thèse du *Sozialimperialismus* de Fritz Fischer et de Hans-Ulrich Wehler, qui explique la politique agressive de l'Allemagne wilhelminienne par les déséquilibres internes sociaux et politiques et, plus particulièrement, par le »déficit« démocratique du Reich allemand. Dans l'explication de la politique extérieure, Mommsen tend ainsi à négliger un peu les éléments géopolitiques au profit du »primat de la politique intérieure«. Il estime que le système non parlementaire met le gouvernement allemand sous la pression croissante d'un impérialisme populaire, auquel s'identifie également une bourgeoisie exclue des responsabilités politiques. Il oppose, cependant, assez nettement la politique prudente et pragmatique de Bismarck à la Weltpolitik théâtrale de Guillaume II qui oublie les contraintes géopolitiques d'une politique expansionniste allemande.

Mommsen rappelle les données de base de la politique extérieure de l'Allemagne pour toute la période. Si l'unité allemande est assez bien acceptée par les puissances européennes, l'annexion de l'Alsace-Lorraine hypothèque lourdement la politique allemande jusqu'en 1914, dans la mesure où elle exclut tout rapprochement réel avec la France et impose une politique d'alliances qui évite une menace sur les deux flancs de l'Allemagne. C'est l'objectif des systèmes d'alliances de plus en plus complexes imaginés par Bismarck. La politique de Bismarck consiste, en dernière analyse, à détourner les tensions de l'Europe vers la périphérie – Proche-Orient et Afrique – en y encourageant les rivalités entre les grandes puissances, afin d'écarter »le cauchemar des coalitions« et de consolider un statu quo favorable à l'Allemagne. Pour Mommsen, le traité de réassurance avec la Russie de 1887 n'est pas un »expédient stratégique« dans une situation sans issue (K. Hildebrand), mais un élément fondamental de ce système de rivalités entre puissances européennes. Si Bismarck tente un rapprochement avec la Grande-Bretagne à partir de 1887, c'est pour stabiliser son système par une alliance formelle entre la Grande-Bretagne et les Puissances centrales. Mommsen estime que cette diplomatie secrète, avec des traités d'alliances bilatéraux de courte durée souvent contradictoires, est arrivée au bout de ses possibilités dès avant 1890, du fait, en particulier, de l'intervention croissante des opinions publiques dans les relations internationales. Le système bismarckien supposait, de plus, une stricte abstention de l'Allemagne outre-mer. La brève période d'action coloniale de 1882 à 1885, qui a des objectifs intérieurs, a rompu avec la politique d'abstention et a engagé l'Allemagne dans l'engrenage des rivalités coloniales.

Après la transition du chancelier Caprivi (1890–1894), qui poursuit la politique extérieure prudente de Bismarck, même s'il ne renouvelle pas le traité de réassurance, c'est le »régime personnel sans frein« de Guillaume II qui marque la véritable rupture dans la politique extérieure allemande et le passage à la Weltpolitik. C'est Guillaume II qui impose, en s'appuyant sur les nouvelles associations nationalistes, au Reichstag et à une administration souvent réticente, une coûteuse politique d'armement naval qui ne peut, à terme, qu'inquiéter

1 Voir aussi FRANCIA 21/3 (1994) p. 235–237.

la Grande-Bretagne, alors même qu'on souhaite s'en rapprocher. Mommsen définit, reprenant une expression de J. Schumpeter, la Weltpolitik menée par Bülow de 1897 à 1909, comme un «impérialisme sans objet», car purement déclamatoire et à usage interne, avec pour but de renforcer la position personnelle de Bülow et de consolider un statu quo social et politique menacé. Cette politique s'appuie, mais sans les satisfaire, sur les associations nationalistes qui expriment, selon Mommsen, la volonté de la bourgeoisie de s'émanciper des notables traditionnels et du système traditionnel de gouvernement. Cette politique déclamatoire inquiète les puissances européennes et a de graves répercussions sur l'équilibre européen. Dans le cadre de cette Weltpolitik, Bülow, qui est convaincu de l'affrontement inévitable entre la Russie et la Grande-Bretagne et surestime ainsi la marge de manœuvre de l'Allemagne, mène une politique d'excitation des rivalités entre puissances européennes qui rappelle, mais avec des méthodes plus brutales, une politique d'armement naval et une activité coloniale, la politique de Bismarck. Mommsen estime que le bilan de cette politique est négatif à l'intérieur comme à l'extérieur. La position de l'Allemagne en Europe s'est affaiblie, car les puissances coloniales s'entendent, à partir de 1904, pour régler leurs différends, tandis que la diplomatie allemande apparaît de moins en moins fiable aux autres puissances européennes. A l'intérieur, les partis politiques et les associations nationalistes sont de plus en plus critiques et le Reichstag revendique un plus grand contrôle sur la politique extérieure.

Pour Mommsen, la politique de Bethmann Hollweg est une tentative pour consolider la situation fragile de l'Allemagne en Europe, en s'appuyant sur la Grande-Bretagne, tout en pratiquant une prudente politique d'acquisitions coloniales. Il se heurte, cependant, au refus de Tirpitz et de larges milieux de la bourgeoisie, surtout protestante, de sacrifier les projets de construction navale à un rapprochement avec la Grande-Bretagne. Ces milieux sont persuadés qu'une politique d'armement naval et terrestre peut seule contraindre les puissances européennes à tenir compte des intérêts de l'Allemagne dans le monde. D'où l'échec de toutes les tentatives de négociation avec la Grande-Bretagne en 1912/1913. Mommsen insiste sur l'extension, dans les milieux dirigeants, à partir de 1912, de la conviction que la guerre entre la Russie et l'Allemagne est inéluctable et qu'il faut mener une guerre préventive, avant que la Russie n'achève son programme d'armement. L'idée même d'une guerre préventive est acceptée par Guillaume II, lors du fameux «conseil de guerre» du 8 décembre 1912, dont Bethmann Hollweg n'est informé que plus tard. Mommsen rejette, cependant, la thèse de Fritz Fischer d'une guerre dès lors programmée pour 1914. Bethmann Hollweg poursuit le but d'un rapprochement avec la Grande-Bretagne au travers d'accords coloniaux (Angola, 1913, Bagdadbahn, 1914) et refuse l'idée d'une guerre préventive. Après l'attentat de Sarajévo, il se résout, cependant, à «un saut dans l'inconnu» (Bethmann Hollweg) et encourage l'Autriche-Hongrie à la fermeté, afin de tester la volonté réelle de guerre de la Russie, en prenant le «risque calculé» (K. Riezler) de déclencher une guerre européenne. Les informations sur des conversations navales entre la Russie et la Grande-Bretagne, en mai-juin 1914, auraient, selon Mommsen, pesé sur la décision de Bethmann Hollweg. Dès lors, Bethmann Hollweg est prisonnier du mécanisme qu'il a mis en marche, de la pression des militaires impatients et de la crainte d'être accusé de faiblesse. Ses derniers efforts pour éviter la généralisation du conflit en recherchant, même après le 29 juillet, un accord entre la Russie et l'Autriche-Hongrie, sont vains. Le seul succès de la stratégie du «risque calculé» est de convaincre l'opinion allemande que la Russie est seule responsable du conflit et de permettre ainsi l'Union sacrée.

Mommsen conclut brièvement, mais sans qu'il apporte d'arguments suffisants, que la guerre est le résultat du calcul machiavélique d'une classe dirigeante restreinte qui a joué avec légèreté dans une situation mondiale critique, dans le but de consolider sa position intérieure affaiblie. C'est négliger la pression croissante d'un impérialisme populaire, sur lequel Mommsen insiste lui-même tout au long de son étude, ainsi que la psychose de l'encerclement très largement répandue à la veille de la guerre.